

Les Salésiens de Don Bosco



S^TFRANÇOIS de SALES
ET
S^TJEAN BOSCO

PAR M^{GR} LAVALLÉE



ŒUVRES DE DON BOSCO - FONTANIÈRE - LYON - V^o.

Saint François de Sales et Saint Jean Bosco

Pourquoi "Salésiens de Don Bosco" ? (1)

Les religieux de Don Bosco sont officiellement nommés, par la volonté de leur Père, « Salésiens », c'est-à-dire religieux de Saint François de Sales. Pourquoi ?

Qu'au premier sanctuaire qu'il a bâti, il ait donné pour patron le saint évêque de Genève, cela n'a pas besoin d'une autre explication que le crédit qui appartient à tous les saints canonisés, et le crédit spécial d'un saint national : Don Bosco, Piémontais, était sujet des princes de Savoie ; saint François de Sales aussi ; car, si par la langue, son œuvre, son action et sa gloire, il est Français, n'oubliez pas que la Savoie, où il est né, n'a été officiellement française qu'à dater du traité de Turin en 1860.

Qu'il ait recommandé à ses religieux des vertus caractéristiques du saint évêque, ce n'est pas non plus un fait qui demande une autre explication que l'attrait que ces vertus exercent sur nous tous.

Mais quand il s'agit de mettre une famille religieuse sous le nom et le patronage d'un saint, la chose est plus

(1) Conférence donnée à Lyon, au cours du Triduum de la Bienheureuse Mazzarello, le 22 avril 1939, dans la grande salle des Facultés Catholiques.

mûrement délibérée ; et les fondateurs qui se réclament de saint Augustin, de saint Benoît, de saint Bernard, de de saint François d'Assise, de saint Dominique, par exemple, prétendent bien relever soit des constitutions que ces patriarches ont élaborées, soit, du moins, de l'esprit qui inspire ces constitutions.

Il n'y a aucun doute, c'est une affinité, profondément sentie par Don Bosco, de son âme avec celle du saint évêque, une parenté, un lien de famille qui les a rapprochés.

I

LES CONTRASTES

On ne voit pas bien d'abord quel est ce lien ; car, à les regarder par l'extérieur, on n'est pas frappé par un air de famille, mais bien plutôt par les contrastes de leurs physiologies.

1. — Contraste des origines.

François, fils des seigneurs de Sales et de Boisy et de Françoise de Sionnas, qui, selon une généalogie bien établie, se rattachait à Charlemagne ; et le petit « Boschetto », né du pauvre fermier des Becchi et de la paysanne illettrée de Capriglio, Marguerite Occhiena. Quelle distance, sur le plan social, entre la richesse qui, autour du berceau de dentelle de l'un mit des serviteurs empressés ; puis quand s'ouvrit la période de l'éducation, lui donna un précepteur particulier et les leçons des collèges et des Universités de Paris et de Padoue ; et, d'autre part, la pauvreté, le dénûment où la mort du chef de famille plongea la ferme des Becchi, ne laissant à la veuve que la vigueur de ses bras pour gagner

le pain d'une belle-mère infirme, clouée au lit, et de trois garçons ! J'imagine François en petit page faisant ses révérences, au salon du château, et Jeannot avec sa blouse et ses cheveux rebelles sur les yeux, conduisant sa vache au pré. Quel contraste !

2. — Contraste de l'allure.

Et ce contraste entraîne un autre. Aristocrate né, et enveloppé dans le rit des belles manières, puis prévôt du chapitre, puis évêque, François de Sales a la gravité que sa grande naissance et son épiscopat comporteraient, même si la nature ne l'y avait déjà prédisposé. Or, la nature l'y avait prédisposé. Son ami, Camus, évêque de Belley, nous dit qu'il était « lent et pesant de son naturel, et marchait à pas de plomb en toutes choses, se hâtant tout bellement, selon la devise de César », qu'il aimait à citer. Il se laissait piquer par un taon, à faire couler le sang, sans un geste pour « l'émoucher », suivant son mot. Et il parlait comme il agissait. Nous disons, au bas de l'autel, une parole de David : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et à mes lèvres, une porte de circonspection. » Il se félicitait beaucoup que Dieu eût mis une porte à sa bouche, parce que, disait-il, pendant qu'il l'ouvrait, il avait le loisir de penser à ce qu'il dirait. Un jour, parmi la multitude de ses pénitentes, il rencontra la promptitude personnifiée. Oh ! ne croyez pas qu'il l'abandonne à son tourbillon ; non, mais il essaie de l'apaiser. Dans l'oraison, il était impossible à cette dame de se mettre au pas d'une méthode ; elle franchissait à la course les étapes des préparations et se jetait au cœur du sujet, avec tant de fougue, qu'elle y prenait mal à la tête. Il lui conseille d'« accommoder cet exercice si utile à la vitesse et incomparable promptitude de votre esprit » qui « comprend en un seul regard sur tous les points ». « Votre esprit étant si actif et mouvant qu'il ne se peut arrêter, il faut pourtant l'ar-

rêter et allentir petit à petit ses mouvements, afin qu'il fasse ses œuvres doucement et tranquillement... Par exemple, vous avez besoin de manger, selon la misère de cette vie : il faut que vous vous asseyiez tout bellement, et que vous demeuriez assise, jusqu'à ce que vous ayez bien réfectionné votre corps. Vous vous couchez : dépouillez-vous tranquillement. Vous vous devez lever : faites-le paisiblement, sans mouvement déréglé, sans crier et presser celles qui vous servent. » C'est-à-dire sans bousculer sa femme de chambre. Voilà, certes, une spiritualité qui n'est pas vertigineuse, mais on devine, à la complaisance qu'il met à la développer, toute son admiration pour une sage lenteur. La nature en coulant du plomb dans ses allures et le pontificat en jetant une chape sur ses épaules avaient fait de lui le symbole de Son Excellence la Gravité.

On ne le voit pas bien, évidemment, comme Jean Bosco, en match de souplesse avec un saltimbanque, plantant son chapeau au bout d'un bâton, et tenant le tout en équilibre sur le plat de sa main ; d'une secousse le faisant sauter sur l'extrémité d'un de ses doigts, puis des quatre autres, puis sur son coude, son épaule, son menton, ses lèvres, le bout de son nez. Arrêtons-nous sur cette image : on ne voit pas sous cette forme le bel équilibre de saint François de Sales.

Notez que ce ne sont pas là des enfances Bosco. Prêtre et directeur de l'Oratoire, il a des inventions de clown pour mettre sa troupe en mouvement et en gaieté. Il range en file ses gamins ; il leur donne ce mot d'ordre : chacun de vous, à la suite, reproduira tout ce que je vais faire. Il bat des mains ; tout le monde bat des mains. Il saute à cloche-pied, il lève les bras en l'air, il court ventre à terre, il s'arrête net, se campe sur ses jarrets comme un boxeur, il s'écrase contre un arbre, le contourne comme le char autour de la borne du stade, jusqu'à ce que tout son petit monde, harassé, se déclare à bout de souffle. Il aurait fallu voir là Monseigneur de Genève, « lent et pesant de son naturel et marchant à pas de plomb ».

3. — Contraste de la physionomie physique.

Si nous juxtaposons leur portrait physique, même contraste. Nous avons des portraits de l'un et de l'autre. Ils avaient sur cette question de se laisser peindre, la même pensée : ils se sont volontiers prêtés au pinceau ou à l'appareil photographique. Il peut y avoir de la vanité à se faire peindre ; mais il peut y avoir de l'humilité aussi, quand on n'a pas une idée avantageuse de son visage : ce qui est rare évidemment, mais ce qui n'est pas au-dessus de la vertu des saints. Mme de Granier, pénitente de l'Evêque de Genève, voulait avoir l'image de son père spirituel. Elle mit dans son jeu le confesseur du saint, Michel Favre, qui fut chargé de représenter à son illustre pénitent qu'il était cause de plusieurs péchés véniels de murmure, par son obstination à ne pas se laisser peindre. Il n'était pas si obstiné qu'elle le croyait, car nous avons une vraie petite galerie de portraits du saint évêque. Quant à Don Bosco, il se laissait tirer et dévorer par les photographes comme par tout le monde. Il n'attachait pas assez d'importance à sa tête pour se défendre. Il mettait volontiers son visage en vente, pour ses œuvres.

Or, sauf la révélation, ici et là, d'une personnalité, une impression de puissance et de bonté, je ne m'essaierai pas à trouver dans leur visage, ce miroir de l'âme pourtant, cette parenté d'âme que je prétends exister entre eux. L'évêque a le front chauve, et tout le bas de son visage se perd dans une barbe copieuse de patriarche. Il nous regarde de biais, pour corriger le strabisme de ses yeux ; car cet homme simple et droit louchait ; je trouve qu'il a ainsi l'air un peu défiant et sévère. Lui qui voulait que l'on mît un sourire même sur ses souffrances, il ne sourit pas.

Il y a beaucoup de scuplesse et de vie dans les images de Don Bosco. Et c'est le mérite d'abord de la photographie.

Je me ferai traiter de Béotien ; tant pis ; je refuse d'humilier la photographie sous la souveraineté de l'art. Je sais bien que par elle les choses ne sont que ce qu'elles sont ; mais c'est précisément ce dont je lui sais gré. Elle nous montre les mèches rebelles de la luxuriante chevelure frisée de Don Bosco tombant sur son front, sans les relever d'un coup de peigne. Les yeux profonds, creusés par la fatigue et avivés par la flamme de la vie intérieure sourient doucement ; et les rides mêmes dont le travail a sillonné ce visage rasé de prêtre romain, s'harmonisent à ce sourire, qui semble apporter aux hommes un message de bonté. Le portrait, en somme, est très peuple, comme celui qui en est l'objet. Et voilà encore le contraste dont j'ai parlé.

II

LES RESSEMBLANCES

Mais peuple, seigneur ; fortune, pauvreté ; distinction héritée de la race et abandon des allures, comme tout cela est à la surface de nous-mêmes ! C'est l'habit qui enveloppe l'homme ; ce n'est pas l'homme. Il y a autant de différence qu'il est possible entre le hennin superbe des dames du XV^e siècle et le « polo » plat d'« une jeune fille 39 ». Pourtant, je suis persuadé que, par-dessous ces différences des modes, les familles d'âmes se continuent, et que, qui pourrait établir une comparaison trouverait parmi nous des femmes qui ressembleraient, à s'y méprendre, aux contemporaines des manuscrits enluminés de Froissart. « Vous ne pouvez pas, dit l'Évangile, ajouter un doigt à votre taille. » Comme c'est vrai ! Dans un berceau de dentelle quelle pauvreté humaine peut se trouver couchée ; et, dans le « crouet » de la ferme, quelle richesse ! Les classements sociaux sont superficiels. La nature s'en moque. Pas plus qu'elle — je veux dire Dieu — ne départit aux fleurs écloses dans le parc d'un château plus d'éclat qu'à celles qui s'épanouissent

dans le potager clos par une haie de buissons, pas davantage elle ne tient compte de nos classements pour distribuer la force et la beauté du corps, ou la noblesse et les qualités de la conscience et du caractère. Elle ne connaît que des familles d'âmes.

1. — MÊME MISSION : LA CHARITÉ

Et c'est ici que je trouve entre nos deux saints des traits communs, un air de famille, une véritable filiation qui rattache Don Bosco à saint François de Sales, entre tous les autres patriarches dont sont issues les familles religieuses.

α) — **Don Bosco**, " géant de la charité. "

Il est sans doute très rare de rencontrer un être pris et investi par une pensée au point où Jean Bosco le fut par sa vocation. Quand je cherche un fait analogue, je me reporte spontanément à Jeanne d'Arc. A treize ans, elle entendit, pour la première fois, les voix qui lui donnaient sa mission. Ces voix descendent dans le fond de son âme, et en prennent possession tyranniquement. A dix-neuf ans, le bûcher de Rouen la réduisait en cendre ; il faudrait dire plutôt que l'appel divin qui à treize ans, s'était emparé de son âme et de sa chair acheva alors de dévorer sa vie.

Jean Bosco avait neuf ans, quand un rêve lui signifia l'appel de Dieu. Je me représente un ange venant transverbérer le cœur de cet enfant endormi, de l'amour qui fera le tourment et l'exaltation de sa vie. Vous avez lu, comme moi, la vie de Don Bosco. Avez-vous eu, comme moi, l'impression que la partie la plus formidable de sa vie, il l'a vécue entre sa neuvième année et son sacerdoce, dans cette lutte héroïque contre les obstacles qui, à l'envi, barraient la route, pour le détourner du but ?

A la première ouverture qu'il fait timidement du secret divin, sa mère le met devant l'impossibilité de la réali-

sation : elle n'a pas le moyen de le faire instruire ; elle est trop pauvre. A treize ans, il quitte la maison, avec son baluchon sous le bras, et s'en va à l'aventure se louer comme domestique, pour gagner un peu d'argent. Il frappe à la porte d'une famille chrétienne ; on lui répond qu'on n'a pas besoin de domestique. Il supplie à genoux. On le prend, par pitié, comme garçon de ferme, à quinze lires par an. Cela dure deux années. Il a quinze ans, quand un bon prêtre s'intéresse à lui ; mais le bon prêtre meurt ; et le voilà abandonné qui revient au Becchi, se faisant bien petit pour ne pas soulever l'orage de colère de son demi-frère qui lui reproche d'être une bouche inutile. Il suit alors une classe de latin dans la commune, distante de cinq kilomètres. Par économie, il revient déjeuner à la maison et fait donc ses vingt kilomètres par jour, à pied, en portant ses souliers à la main, pour ne pas les user. S'il y a trop de neige, il ne rentre pas le soir, et passe la nuit sous un escalier, chez de braves gens qui ont eu pitié de lui comme d'un chien qu'on ne veut pas laisser dehors quand le vent d'hiver hurle dans la cheminée. Et ses camarades, en classe, se montrent du doigt ses pantalons étriqués, et sa veste d'enfant mal recoupée ; ils se moquent de sa pauvreté. Pour ses humanités, il faudrait qu'il pût être reçu comme externe au collège de Chieri, la petite ville provinciale ; mais il n'a pas de quoi se procurer des cahiers et des livres. Il mendie chez les voisins ; il recueille des provisions en nature, et s'en va avec un sac de farine et un sac de maïs, qu'il vend au marché pour acheter ses livres. Sa mère, chaque semaine, viendra des Becchi renouveler ses provisions de bouche ; et, pour payer l'externat, il se loue comme domestique chez un aubergiste, balaie le matin la salle, frotte le zinc, et le soir, jusqu'après minuit, il est au service des joueurs de billard, pour compter les coups. C'est par ce chemin douloureux qu'il arrive au seuil du grand séminaire, équipé d'une soutane fournie par la charité ; son chapeau lui a été donné par le maire ; son manteau, par le curé, et une paire de souliers par quelqu'un d'autre. Que cet adolescent, dont la délicatesse d'âme se révèle-

lera dans sa tendresse pour ses enfants, et que sa noblesse native mettra tout naturellement en état de traiter avec la Cour de Savoie et celle du Vatican, se soit plié à toutes les humiliations que la réalisation de son rêve imposait à sa pauvreté ; qu'il ait eu le courage de briser successivement toutes les entraves qui venaient se nouer à ses chevilles pour l'empêcher d'avancer, ne disons pas que ce soit une préparation à la vie héroïque : c'en est peut-être le sommet.

Or quelle était la nature du rêve qui s'était emparé si souverainement de sa vie ? J'ose dire que c'était de tenter une expérience de la vertu miraculeuse de la charité sur les maux dont souffrent les hommes. L'éclair qui avait jailli un jour dans l'esprit de Pasteur, qu'il pourrait écarter de l'humanité l'horreur des convulsions de la rage avait suffi pour l'enfermer dans son laboratoire comme dans une prison, et pour subordonner toute son activité au succès de son expérience. Ainsi en fut-il de Jean Bosco. Dieu lui avait donné un cœur tendre. A l'âge que La Fontaine dit être sans pitié, il avait vu son merle apprivoisé dévoré par un chat ; pendant plusieurs jours il vécut dans une tristesse morne, et l'on ne réussissait pas à apaiser son chagrin. Un peu plus tard, il s'éprit — c'est le mot — d'une affection exquisement pure pour son petit camarade Comollo, dont la piété douce le séduisait. On devine si ses expériences personnelles de la misère humaine affinèrent encore cette sensibilité native.

Une nuit, dans sa neuvième année, il fit un rêve : une multitude d'enfants autour de lui criaient, blasphémaient, polissonnaient. Après avoir essayé vainement des coups de poing, il les avait abordés avec douceur et charité ; et aussitôt ils s'étaient transformés ; ce n'était plus autour de lui qu'un troupeau d'agnelets que, pasteur avec sa houlette, il menait à sa fantaisie. A la fin de ses années de séminaire, même rêve aux proportions agrandies. C'est une cité populeuse ; les rues, les places pleines d'une jeunesse en révolte contre la société et contre Dieu. Il tente de réduire les plus excités par la force ; mais c'est lui qui est obligé de fuir.

Il revient, et leur parle avec bonté ; alors ces fauves deviennent des agneaux.

Je me garderai bien de donner des rêves de Don Bosco une explication simplement naturelle. Je ne dirai pas que ces rêves matérialisaient les préoccupations habituelles d'une âme, comme les vapeurs montent le soir d'une terre molle de l'humidité du jour. Non, mais ces images fugitives ne laissent de trace que sur des esprits avides et qui les attendaient. Les avertissements divins trouvaient dans la nature de Don Bosco, ouverte à la pitié, une puissance toute prête à s'orienter à leur souffle. De toute sa nature, et de toute sa foi, il croyait que le grand remède pour l'âme de la société, c'était la charité.

Ses expériences cliniques, si je puis ainsi parler, l'affermis-
saient encore dans sa conviction. Les garçons batailleurs, brise-tout, mal embouchés, que, successivement, la marquise de Barolo, puis la gouvernante de Don Tesio, puis les meuniers des Moulins de la Doire avaient expulsés comme des escarpes, quand une pneumonie le mit aux portes du tombeau, on les vit se relayer à l'église devant la statue de la Vierge pour ne pas laisser s'interrompre leur supplication. Des goujats qui, tout le jour, montaient et descendaient les échelles avec leur seau de mortier sur le dos, jeûnaient au pain et à l'eau pour obtenir sa guérison. Quel cœur sous ces dehors de chenapans ! Quelle richesse sous cette misère ! Et que ne pouvait-on pas obtenir d'eux, à condition de frapper où était leur trésor, je veux dire à leur cœur !

Un jour, dans un quartier désert, Don Bosco est arrêté par quatre malandrins qui méditent un mauvais coup. Il jette un regard inquiet autour de lui ; personne qui puisse le secourir. Aucune défense possible dans la force. Il recourt à son procédé habituel, la douceur et la charité ; et tout se termine par la confession de trois apaches, et de grandes démonstrations d'affection pour celui à qui ils avaient eu d'abord le projet de demander la bourse, ou peut-être la

vie. A quoi donc tient-il qu'un homme soit dans la société un malfaiteur ou un honnête homme ? Cela dépend-il toujours uniquement de lui ? Et quand il est dur pour elle, ne serait-ce pas qu'elle n'a eu pour lui que des duretés, sans lui révéler la douce fraternité de la grande famille chrétienne ?

Le jour, comme la nuit, Don Bosco rêvait ; il rêvait de transformations sociales par la charité. Il croyait que beaucoup de ceux que nous appelons des coupables sont, surtout, des malheureux qui n'ont jamais rencontré sur leur chemin ce thaumaturge, la charité ; qu'elle est capable de faire des miracles ; que, si l'on étendait sa vertu sur le monde, on verrait se produire des merveilles. Pie XI a dit que Don Bosco fut un « géant de la charité ». S'il a mis au service de la charité des forces gigantesques, c'est que, d'abord, il a eu foi en elle ; il a cru que comme elle fut la source de la vie du monde, et en sera la consommation, ainsi est-elle pour le monde, comme pour chacun de nous, la voie du salut.

b) — **François, docteur de la charité.**

Et maintenant, connaissez-vous, depuis saint Augustin et dans les siècles modernes, un docteur de la charité comparable à saint François de Sales ? Proprement, il n'a su que cela. Il fut le troubadour, le poète lyrique de la charité ; mais il en fut aussi le théologien. Son « Traité de l'Amour de Dieu », qui n'est pas le plus connu de ses ouvrages, mais certainement le plus digne de l'être, est le centre de son œuvre, la source d'où dérive tout le reste, l'« Introduction à la vie dévote », comme les « Lettres ». S'il y a un exemple d'une vie, d'une personnalité qui s'absorbe dans une idée, c'est cet exemple-là. « C'est l'amour, écrit-il, qui donne le prix à toutes nos œuvres ; ce n'est pas par la grandeur et la multiplicité de nos œuvres que nous plaisons à Dieu, mais par l'amour avec lequel nous les faisons ; et scuffrir une chique-aude avec deux onces d'amour vaut mieux qu'endurer le

martyre avec une once du même amour. » Il n'a jamais fait autre chose que déployer l'infinie richesse de cet axiome de la vie chrétienne. « Dieu, dit sa contemporaine, la Mère de Chaugy, avait suscité ce saint homme en ce temps pour rendre la dévotion amiable, facile et accostable à tout le monde. » La dévotion, c'est-à-dire l'amour inspirant notre fidélité au devoir d'état. Saint François de Sales n'a pas apporté une doctrine nouvelle, en publiant ce message d'amour, puisque ce message, c'était l'Évangile même. Mais il fut suscité pour le rappeler au monde qui l'oubliait. Au point qu'il parut un novateur, non pas seulement dans la forme, où il l'est, en effet, mais dans la doctrine.

Lui aussi, il avait eu son rêve, qui était plutôt un cauchemar. Étant étudiant à Paris, une tentation de désespérance l'avait assailli. Il avait alors dix-huit ans : les jugements de Dieu sont sévères ; échapperait-il à leur rigueur ? Certes, il savait bien que la doctrine de Luthér et de Calvin sur la prédestination d'un certain nombre d'élus, et le rejet de tous les autres hors du salut, était une hérésie, une nuée soulevée par l'esprit d'erreur ; mais cette nuée faisait une ombre épaisse sur sa vie. Il se jetait à genoux et suppliait Dieu : « Ne permettez pas disait-il, que jamais je vous maudisse... O amour, je ne jouirai donc pas de vos délices... Jésus n'est donc pas mort pour moi !... » Ce chagrin d'amour le desséchait ; il ne dormait plus, et ne mangeait guère. Hâve, défiguré par la jaunisse, il était réduit à un tel degré d'anémie qu'il chancelait sur ses jambes. Quand il rencontra la vraie doctrine qui met entre nos mains notre salut, avec le secours de la grâce divine, il vit clairement le dessein d'amour de Dieu sur tous les hommes ; que ceux-là seuls se perdent qui méprisent cet amour ; et que l'idée d'une créature humaine qui aurait un élan du cœur vers Dieu et que, de sa main, Dieu jetterait dans la géhenne, était une atroce injure à la paternité divine. Le jeune étudiant périssait de ne plus croire à l'amour divin ; il revivait en le retrouvant. Mais il sortait de cette crise avec une immense pitié de ceux qui pourraient souffrir du mal qu'il avait connu, un immense

désir de répandre parmi ses frères le message d'amour. Il le fit merveilleusement. M. Olier disait que ce fut « un miracle ». Quarante éditions de son « Introduction à la vie dévote » s'écoulèrent de son vivant. Cinquante ans après sa mort, le monde était prêt à comprendre l'apparition de la bénignité et de l'humanité de notre Sauveur sous l'image d'un cœur. Personne, je crois, n'avait travaillé à l'y préparer autant que saint François de Sales.

Dès lors, comprenez-vous que Don Bosco qui fondait tout l'espoir de son œuvre sur la vertu intime de la charité se soit tourné vers ce théoricien, ce docteur de la charité, qui a si bien montré le travail de transformation qu'elle est capable de faire dans un homme, quand, une fois, elle s'est emparée de sa vie ? Il relevait de sa doctrine ; il était son disciple, le fils de son esprit ; il appartenait à sa famille ; et voilà pourquoi il a voulu que ses propres enfants se rattachent à saint François de Sales comme à leur ancêtre, et portent le nom de Salésiens.

2. — TRAITS DE FAMILLE

α) — Optimisme

Après avoir ainsi établi les titres généalogiques qui rattachent saint Jean Bosco à saint François de Sales, on pourrait montrer bien des traits particuliers de physionomie où se révèle un air de famille, et qui viendraient confirmer notre conjecture. Par exemple, l'optimisme qui est la conséquence et la condition même de l'amour. « L'amour croit tout, dit l'apôtre ; il espère tout ; il porte tout. » Et l'« Imitation » ajoute : « qu'il n'allègue jamais qu'une chose soit impossible, parce qu'il croit que tout lui est possible. »

« Je ne sais, disait saint François de Sales, ce que m'a fait cette pauvre vertu de prudence, j'ai de la peine à l'aimer ; et, si je l'aime, ce n'est que par nécessité. » Ce qu'elle lui avait fait, je le sais bien, moi. C'est que la prudence est une défiance ; elle limite sa confiance. Tandis que sa confiance à lui était illimitée. Il se sentait plein d'indulgence pour ses ennemis : « Mais qui ne l'aimerait ce cher ennemi, écrit-il... A dire la vérité, nous ne sommes pas obligés — le mot est plaisant — d'aimer son vice, sa haine, ni l'inimitié qu'il nous porte... Mais il nous faut séparer le péché du pécheur. » Et voilà comment, à condition de protester silencieusement contre le mal, il pouvait, en sûreté de conscience, céder à son désir d'embrasser le malfaiteur. « Je ne sais pas comme j'ai le cœur fait, j'ai un tel plaisir (à aimer mes ennemis) ; j'y ressens une suavité si délicieuse et si particulière, que si Dieu m'avait défendu de les aimer, j'aurais eu bien de la peine à Lui obéir. » Heureusement que l'Évangile s'était mis, par avance, d'accord avec lui ; sans cela, il aurait eu bien de la peine à se mettre d'accord avec l'Évangile. Un homme, un jour, le menaçait : « Imaginez, lui dit l'évêque, que vous me creviez un œil, je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que le meilleur ami que j'ai au monde. » Ce qui veut dire qu'il eût fallu lui crever les deux yeux, et le plonger dans la nuit totale des idées, pour l'empêcher de voir dans un homme quelque chose de bon. « Je ne puis vouloir de mal à la mort », disait-il. Il ne voulait de mal qu'au péché. Et encore, il lui trouvait une vraie utilité pour qui savait en profiter ; et l'on a pu écrire un Art d'utiliser ses fautes », d'après saint François de Sales. Bref, je ne connais pas d'objet au monde où il ne trouve un point où poser son optimisme.

« Optimiste impénitent », a-t-on dit de Don Bosco. Il n'a jamais désespéré de ses enfants. Quand ils coupaient les dahlias de la marquise de Barolo, quand ils épouvantaient la poule couveuse de la gouvernante de Don Tesio, laquelle les traitait de garnements et de voyous, quand les meuniers de la Doire signifiaient à la police municipale d'a-

voir à les débarrasser de ces escarpes, quand Maman Marguerite elle-même, devant ses légumes écrasés et l'herbe de ses lapins pilée, devant les chausses trouées et les chemises en loque, voulait, découragée, s'en retourner aux Becchi, lui, il disait les paroles et faisait les gestes de consternation que les circonstances commandaient ; mais son optimisme rêvait de bâtir une grande église qui pourrait recevoir toute sa famille qui se multipliait et d'une loterie qui en couvrirait les dépenses. « J'aime, il faut que j'espère », disait un poète. L'optimisme qui est commun à nos deux saints ne fut que l'efflorescence dans leur vie de leur commune charité.

Cet optimisme rayonnait sur leur visage. Saint François de Sales disait qu'un saint triste est un triste saint ; et son ami, l'évêque de Belley, a recueilli de lui bien des joyeusetés. Son style, d'ailleurs, est tout fleuri, ce qui est la gaîté du langage. « Ma sœur Paul Hiéronime est une très bonne fille, propre à tout, de bon esprit et de meilleur cœur, elle a autant de propriétés que la sauge. » Il n'en est pas tout à fait de même de « Ma sœur N... qui a un moule à part, auquel elle fait des péchés mortels ». C'est-à-dire qu'elle est scrupuleuse incorrigible, qu'il traite par la moquerie et aussi par des corrections où il met, dit-il, « autant de vinaigre que d'huile ». Voilà un moraliste en belle humeur.

Quant à Don Bosco, c'est un boute-en-train des jeux du patronage ; et même quand sa réputation de sainteté aura mis autour de sa tête une auréole, il ne perdra jamais le sourire. Une dame qui lui reconnaît toutes les vertus, lui demande conseil pour ses placements d'argent, il tend ses deux mains ouvertes pour lui indiquer le meilleur des placements. Une autre, plus désintéressée, lui présente une carte, en le priant d'y écrire une pensée ; elle veut emporter un autographe. Il écrit : « Reçu de Mme X... une somme de deux mille francs pour mes œuvres. » Et il lui remet le reçu contre le versement de la somme.

b) — **Audace des méthodes**

Tenter l'expérience du miraculeux effet de la charité sur les maux dont souffre l'humanité, telle est la commune pensée qui constitue la parenté de saint François de Sales et de saint Jean Bosco. J'ajoute, et je finis par là, qu'ils se ressemblent aussi par la méthode qu'ils ont employée dans leur expérience. Ils se sont insurgés tous deux contre des habitudes qui gênaient l'expansion de la charité.

Saint François de Sales a vigoureusement réagi contre le préjugé qui faisait de la dévotion le monopole des gens d'église.

Il a dessiné une offensive vigoureuse pour abattre les murailles où l'on prétendait cerner la charité, et pour lui ouvrir des voies nouvelles ; et, remarquez-le, des voies de pénétration dans le monde des humbles. C'est la raison pour laquelle une de ses grandes admirations fut cette modeste mercière de la Roche-sur-Foron, qui tout bonnement cherchait la perfection dans l'accomplissement de ses devoirs à l'égard de son mari, de ses enfants, de ses domestiques. Il fit écrire une biographie d'elle, après sa mort, et l'envoyait partout comme un modèle à imiter, même dans les monastères.

C'est la raison pour laquelle il aurait voulu laisser tomber, pour ses filles de la Visitation, la « clôture » des murailles et des grilles. Dans son projet, elles quitteraient leur maison pour aller soigner les malades. Il n'y aurait plus de séparation totale entre le monastère et le monde. Et, à condition que le monastère n'en souffrît pas, le monde aurait beaucoup à y gagner : le parfum de la vertu religieuse se répandrait jusque vers lui. « Tâchez, écrit-il un jour à une de ses filles, de rendre la bonne odeur parmi le prochain, là où vous êtes, afin qu'on loue le Parfumeur céleste en la boutique

duquel vous vivez. » Vous le voyez, c'était encore ici le même dessein de pénétration dans le peuple chrétien. Il était en avance sur son temps. Il se heurta à des préjugés de bonne foi : il parut un novateur.

Don Bosco, lui, bouscula de ses fortes épaules, les barrières de tout ordre qui s'opposaient à la réalisation de son rêve. Le « patro » dans le langage des garçons, c'est le local et la cour où ils se réunissent. Quand sa troupe indésirable, chassée de partout, n'eut plus ni cour, ni local, il inventa le patronage en plein air, sans autre toit que le ciel, ni terrain que la grande route. « Quand il avait un sou, il s'engageait pour deux », dit un de ses amis. Et lorsqu'il s'agit d'acheter la maison Pinardi, il s'engagea pour 30.000 francs, 500 francs d'épingles pour Mme Pinardi ; paiement comptant dans les quinze jours, et en cas de dédit, 100.000 francs d'indemnité. Et il n'avait pas alors un écu. Autour de lui, on disait : « Il est fou. » Et un beau jour, deux bons chanoines, très sages, se firent un devoir de charité de le conduire dans une maison d'aliénés. Sous couleur de promenade, ils vinrent le prendre dans leur voiture ; mais on sait comment il flaira le piège ; par déférence pour leur dignité canoniale, il voulut monter le dernier, les boucla dans leur coupé et donna au cocher l'ordre de fouetter vivement vers l'adresse indiquée.

Au fond, on ne se trompait que sur la nature de la folie de Don Bosco. N'a-t-il pas dit lui-même : « J'étais fou alors » ; c'est-à-dire qu'il ne se conduisait pas uniquement d'après les règles de la prudence humaine, mais d'après les inspirations de la charité. Quand le Père Chevrier, à Saint-André, pensant à vivre la pauvreté de son divin Maître, fit appeler un menuisier, lui donna sa belle table sculptée, en lui demandant, en échange, une table de bois blanc où il ne rablerait pas les nœuds, cet homme alla trouver le vicaire de semaine et, se mettant un doigt sur le front, il lui déclara que son confrère avait besoin d'être soigné. Quand François d'Assise quitta la riche maison paternelle, en habits de

mendiant, pour aller au rendez-vous de sa fiancée, Dame Pauvreté, les enfants le montraient du doigt en criant : « Le fou ! » Et là-dessus notre bon Père Chevrier, qui rappelle ce trait, ajoute : « Et lui, le Christ, n'était-il pas fou, quand il s'est livré pour nous ? C'est le propre de l'amour d'être fou. »

c) — Le succès

Il y a aujourd'hui 13.000 religieux salésiens de Don Bosco répandus à travers le monde ; près de 10.000 religieuses de Marie-Auxiliatrice : institutrices, mères des orphelins, servantes des vieillards, catéchistes, missionnaires, infirmières des léproseries ; il y a, sous le nom de « Coopérateurs », plus de 400.000 collaborateurs laïques de l'œuvre de Don Bosco et associés, sous la forme qui convient, à la vie spirituelle salésienne. Ce n'est pas en Europe seulement, mais au Brésil, dans la république de l'Equateur, au Paraguay, au Vénézuela, en Patagonie, au Congo, en Chine, dans l'Inde que cette formidable légion d'apôtres travaille à l'évangélisation des âmes.

Pensez au petit enfant qui, le 16 août 1815, était déposé dans le pauvre berceau de la pauvre ferme des Becchi. Qui aurait dit que le battement de son cœur allait émouvoir le monde et communiquer son tressaillement jusqu'aux extrémités de la terre ?

Qui aurait dit, lorsque le 10 juin 1611 François de Sales écrivait à la Mère de Chantal ce billet : « Dieu m'a donné cette nuit » la pensée « que notre maison de la Visitation est assez noble pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes... J'ai donc pensé, ma chère Mère, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur... Ma fille, je vous dirai, à notre première rencontre mille petites pensées qui me sont venues sur ce sujet... » ; qui aurait dit

que ce vendredi, lendemain de l'octave de la Fête-Dieu, qui était, cette année-là, le 10 juin, allait être la date de la Fête du Sacré-Cœur qui remue si suavement l'âme chrétienne dans toute l'étendue du monde catholique ?

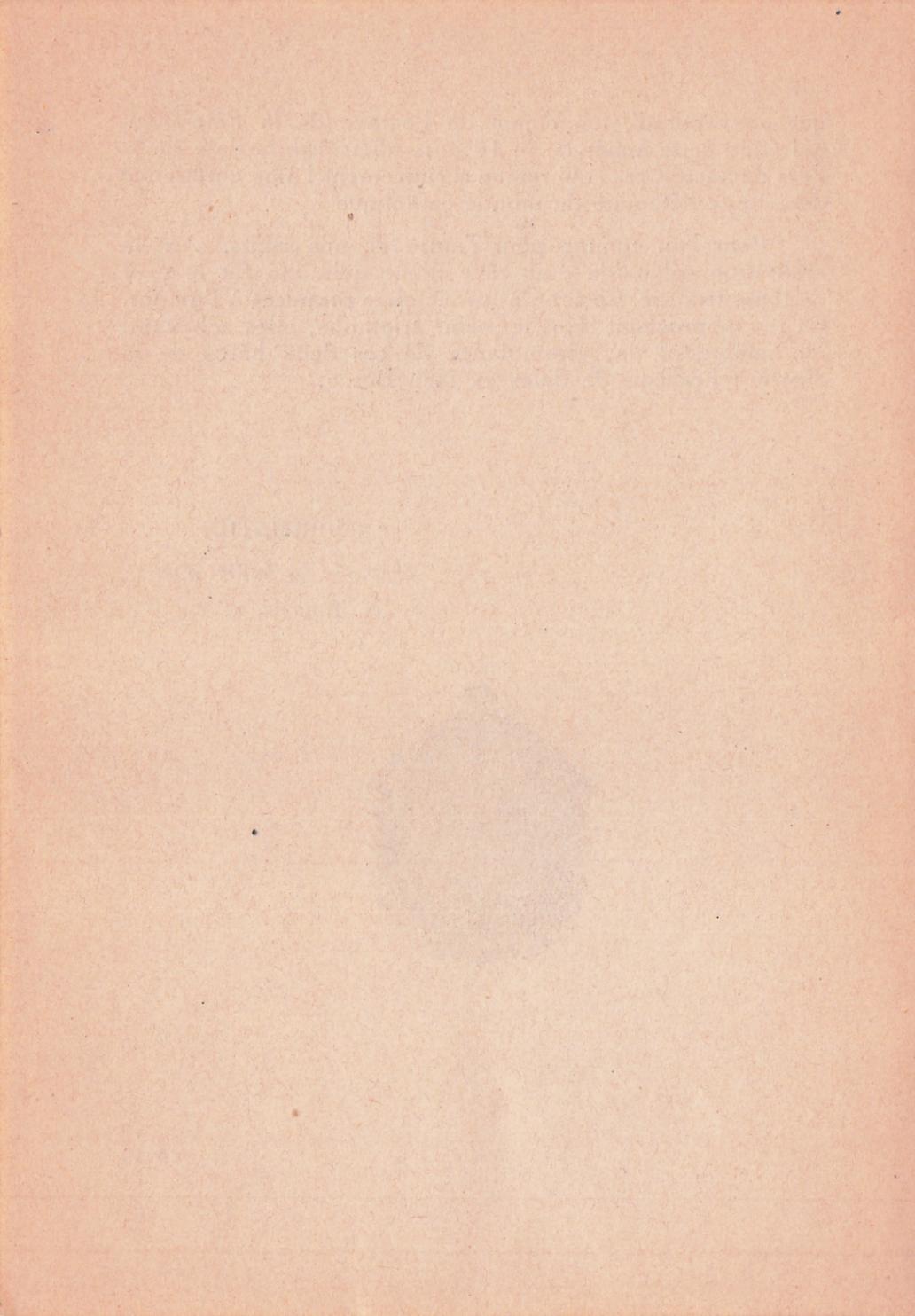
Pour l'un comme pour l'autre de nos saints, c'est la réalisation splendide d'un rêve d'une nuit, qui fut le rêve de toute leur vie. Ce sont là les victoires promises à l'amour. En les rapprochant dans le même triomphe, elles achèvent, me semble-t-il, la ressemblance de ces deux héros de la charité : François de Sales et Jean Bosco.

IMPRIMATUR

Lyon, le 24 Juillet 1944

A. ROUCHE, v. g.







IMPRIMERIE
SAINT-LÉON
DON-BOSCO
MARSEILLE